

# *À ceux qui sont petits*

*Est-ce ma faute à moi si vous n'êtes pas grands ?*

*Vous aimez les hiboux, les fouines, les tyrans,*

*Le mistral, le simoun, l'écueil, la lune rousse ;*

*Vous êtes Myrmidon que son néant courrouce ;*

*Hélas ! l'envie en vous creuse son puits sans fond,*

*Et je vous plains. Le plomb de votre style fond*

*Et coule sur les noms que dore un peu de gloire,*

*Et, tout en répandant sa triste lave noire,*

*Tâche d'être cuisant et ne peut qu'être lourd.*

*Tortueux, vous rampez après tout ce qui court ;*

*Votre oeil furieux suit les grands aigles véloces.*

*Vous reprochez leur taille et leur ombre aux colosses ;*

*On dit de vous : - Pygmée essaya, mais ne put.*

*Qui hâira Chéops si ce n'est Lilliput ?*

*Le Parthénon vous blesse avec ses fiers pilastres ;*

*Vous êtes malheureux de la beauté des astres ;*

*Vous trouvez l'océan trop clair, trop noir, trop bleu ;*

*Vous détestez le ciel parce qu'il montre Dieu ;*

*Vous êtes mécontents que tout soit quelque chose ;*

*Hélas, vous n'êtes rien. Vous souffrez de la rose,*

*Du cygne, du printemps pas assez pluvieux.*

*Et ce qui rit vous mord. Vous êtes envieux*

*De voir voler la mouche et de voir le ver luire.*

*Dans votre jalousie acharnée à détruire*

*Vous comprenez quiconque aime, quiconque a foi,*

*Et même vous avez de la place pour moi !*

*Un brin d'herbe vous fait grincer s'il vous dépasse ;*

*Vous avez pour le monde auguste, pour l'espace,*

*Pour tout ce qu'on voit croître, éclairer, réchauffer,*

*L'infâme embrassement qui voudrait étouffer.*

*Vous avez juste autant de pitié que le glaive.*

*En regardant un champ vous maudissez la sève ;*

*L'arbre vous plaît à l'heure où la hache le fend ;*

*Vous avez quelque chose en vous qui vous défend*

*D'être bons, et la rage est votre rêverie.*

*Votre âme a froid par où la nôtre est attendrie ;*

*Vous avez la nausée où nous sentons l'aimant ;*

*Vous êtes monstrueux tout naturellement.*

*Vous grondez quand l'oiseau chante sous les grands ormes.*

*Quand la fleur, près de vous qui vous sentez difformes,*

*Est belle, vous croyez qu'elle le fait exprès.*

*Quel souffle vous auriez si l'étoile était près !*

*Vous croyez qu'en brillant la lumière vous blâme ;*

*Vous vous imaginez, en voyant une femme,*

*Que c'est pour vous narguer qu'elle prend un amant,*

*Et que le mois de mai vous verse méchamment*

*Son urne de rayons et d'encens sur la tête ;*

*Il vous semble qu'alors que les bois sont en fête,*

*Que l'herbe est embaumée et que les prés sont doux,*

*Heureux, frais, parfumés, charmants, c'est contre vous.*

*Vous criez : au secours ! quand le soleil se lève.*

*Vous exécutez sans but, sans choix, sans fin, sans trêve,*

*Sans effort, par instinct, pour mentir, pour trahir ;*

*Ce n'est pas un travail pour vous de tout haïr,*

*Fourmis, vous abhorrez l'immensité sans peine.*

*C'est votre joie impie, âcre, cynique, obscène.*

*Et vous souffrez. Car rien, hélas, n'est châtié*

*Autant que l'avorton, géant d'inimitié !*

*Si l'oeil pouvait plonger sous la voûte chétive*

*De votre crâne étroit qu'un instinct vil captive,*

*On y verrait l'énorme horizon de la nuit ;*

*Vous êtes ce qui bave, ignore, insulte et nuit ;*

*La montagne du mal est dans votre âme naine.*

*Plus le coeur est petit, plus il y tient de haine.*

*Victor Hugo (1802-1885)*